

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Les bords du Rhin

Guinot, Eugène

Paris, 1847

V. Bade. - Le grand Duché. - Heidelberg

[urn:nbn:de:bsz:31-120900](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-120900)

V

BADE. — LE GRAND-DUCHÉ. — HEIDELBERG.

C'est ici la rive aimée des voyageurs, le jardin du Rhin, la fête de cette charmante promenade où vous attendent tant de beaux et curieux spectacles. Il est impossible de résister à l'invitation que vous apporte ce nom de Bade, si justement célèbre dans les chroniques élégantes de l'été; le nom du gracieux séjour qui a le privilège de réunir chaque année l'élite de la haute société de tous les pays. Dès que vous avez traversé le pont de Kehl et que vous contemplez devant vous l'imposant amphithéâtre des montagnes de la Forêt-Noire et, de chaque côté du chemin, l'immense plaine avec ses riches moissons, ses arbres qui plient sous les fruits, ses villages

pittoresquement groupés autour de leur clocher gothique, vous vous sentez dans une contrée insouciant, riche, heureuse, aimée des hommes et aimée de Dieu. Laissez la voie de fer qui vous emporterait trop vite; cette foudroyante locomotion est faite pour les gens affairés et pressés d'arriver; elle n'est bonne que pour parcourir aveuglément et à la hâte un pays stérile et sans attrait; — mais ici vous avez à vous arrêter à chaque instant, si vos loisirs vous le permettent et si vous êtes de ceux qui ne résistent pas aux fantaisies de cette douce conseillère qu'on nomme la curiosité. D'un côté du pays, par le chemin parallèle au Rhin et qui remonte vers la Suisse, vous avez à parcourir, après Offenbourg, la délicieuse vallée que la Kinzig sillonne de ses capricieux méandres; vous avez à voir Gengenbach, qui fut ville impériale et qui n'est plus qu'une mince bourgade; Dinglingen, dont le sol regorge de débris romains; Zell et Lahr, deux villes rivales en industrie et en commerce; Malberg, avec son château où les rois francs tinrent leur cour de justice; Ettenheim, où le duc d'Enghien fut arrêté pour être conduit au fossé de Vincennes; Kenzingen, que mentionnent avec honneur les chartes du dixième siècle; Hochberg, qui se pare avec orgueil des ruines de son château féodal; Fribourg, célèbre dans les fastes militaires de la France et de l'Allemagne, célèbre par son université catholique, célèbre surtout par son admirable cathédrale; et, plus loin, le sombre val d'Enfer, dans les gorges les plus sauvages de la Forêt-Noire; Neu-

stadt l'aérienne, qui sourit au sommet de ces âpres montagnes; et Donaueschingen, où sont les sources du Danube. — De l'autre côté, en partant de Kehl pour Bade, vous trouvez Appenweyer dans un nid d'arbres et de fleurs; Achern, avec sa maison de fous, le Charenton, le Bedlam badois; Salsbach, où fut tué Turenne; Bühl, qui vous montre le chemin du Mummelsée, lac fantastique habité par les fées; Steinbach, où naquit Ervin, l'architecte de la cathédrale de Strasbourg. — Il faudrait un livre entier pour décrire tous ces lieux, pour raconter toute leur histoire, et ce livre a été fait¹.

Bade est la plus ravissante merveille de ce beau pays. Vous avez entendu vanter bien souvent et célébrer de toute façon ce séjour enchanté; mais, si pompeux qu'il soit, l'éloge reste encore au-dessous de la réalité. Bade est comme ces femmes belles et charmantes, dont le pinceau le plus habile ne peut reproduire les traits délicats et la physionomie pleine d'une exquise finesse et d'une mobile animation. C'est que la beauté de Bade ne réside pas seulement dans la parure que lui a faite la main des hommes et dans les dons précieux que la nature lui a prodigués; ses charmes les plus attrayants lui viennent de la brillante société que lui amène la saison des eaux; sa beauté se compose des grâces, de l'esprit, de

¹ *L'Été à Bade*, par l'auteur des *Bords du Rhin*. Un splendide volume orné de gravures et de vignettes sur bois par Tony Johannot, Eugène Lamy, Français, etc.

l'élégance de tous les pays ; pour peindre Bade alors, il faudrait faire le portrait de toutes les femmes qui s'y montrent, répéter tout ce qui se dit dans ce beau monde, saisir au passage mille caprices fugitifs, retracer les merveilles du luxe qui s'étale dans les salons, révéler le secret des aventures qui se nouent et se dénouent sans cesse dans la foule et à l'écart, au bal et aux promenades, au feu des bougies et à l'ombre des bois. — Voilà ce qui est difficile, pour ne pas dire impossible.

Mais, en revanche, la description peut s'emparer de la ville et de ses environs, vous peindre Bade gracieusement posée sur la colline que dominant de hautes montagnes couvertes de sapins, et sur ces montagnes les ruines du vieux château des margraves et les débris de l'autel de Mercure, élevé par les Romains. Puis ce sera l'allée qui mène au couvent de Lichtenthal, élégante promenade qui le soir se couvre de fringants équipages ; la cascade de Geroldsau, chère aux rêveurs et aux amoureux ; la riante vallée de la Mourg ; Eberstein le vieux, qui est en ruine, et le nouveau château d'Eberstein, manoir féodal admirablement conservé ; la Favorite, coquette résidence construite et meublée dans le style galant du dix-huitième siècle ; la Chaire du diable, qui vous raconte sa légende satanique ; le Fræmersberg, plein de pieux souvenirs ; les Rochers, la Maison de chasse, la ruine de Windek, le Cecilienberg, et tant d'autres lieux pittoresques et charmants que nous nous contentons de



Handwritten text, possibly a signature or date, written vertically in cursive script.

l'élégance de tous les pays : pour peindre Bade alors, il faudrait faire le portrait de toutes les femmes qui s'y montrent, répéter tout ce qui se dit dans ce beau monde, saisir au passage mille caprices fugitifs, retracer les merveilles du luxe qui s'étale dans les salons, révéler le secret des aventures qui se nouent et se dénouent sans cesse dans la foule et à l'écart, au bal et aux promenades, au feu des bougies et à l'ombre des bois. — Voilà ce qui est difficile, pour ne pas dire impossible.

Mais, en revanche, la description peut s'emparer de la ville et de ses environs, vous peindre Bade gracieusement posée sur la colline que dominant de hautes montagnes couvertes de sapins, et sur ces montagnes les ruines du vieux château des margraves et les débris de l'autel de Mercure, élevé par les Romains. Puis ce sera l'allée qui mène au couvent de Lichtenthal, élégante promenade qui le soir se couvre de fringants équipages; la cascade de Geroldsau, chère aux rêveurs et aux amoureux; la riante vallée de la Mourg; Eberstein le vieux, qui est en ruine, et le nouveau château d'Eberstein, manoir féodal admirablement conservé; la Favorite, coquette résidence construite et meublée dans le style galant du dix-huitième siècle; la Chaire du diable, qui vous raconte sa légende satanique; le Framersberg, plein de pieux souvenirs; les Rochers, la Maison de chasse, la ruine de Windek, le Cecilienberg, et tant d'autres lieux pittoresques et charmants que nous nous contentons de



J. Noth: pinx.

J. Oulbrantz sculp.

Das General-Postamt zu Baden

Verlag von J. Neumann, Neudamm, Berlin

nommer ici, et que nous avons longuement décrits ailleurs.

Tous les beaux flâneurs, tous les élégants touristes, les désœuvrés et les joueurs ont vu Bade dans l'éclat, le bruit et la pompe de la saison brillante, entre les derniers jours de mai qui fleurit et les premiers jours d'octobre qui effeuille. Le mouvement et les plaisirs qui remplissent alors ce séjour privilégié sont sans doute très-divertissants et bien dignes d'être recherchés; mais aucun de ceux qui en ont joui ne se représente la physionomie de Bade pendant l'hiver; pourtant c'est là un spectacle qui n'est pas à dédaigner, et qui, à défaut d'autre mérite, a du moins celui de la singularité.

Un voyageur, curieux de voir les choses ignorées de la foule, se rendit à Bade l'hiver dernier, et voici le tableau qu'il nous fait de cette visite inusitée :

Je revenais de la Suisse, dit-il, et j'avais eu d'abord l'intention de me rendre en Autriche en passant par Stuttgart, où m'appelait une affaire importante. J'étais en chaise de poste. Au dernier relais, je fus obligé de répéter trois fois à mon postillon que je quittais la route de Vienne pour aller à Bade. Incapable de comprendre une pareille fantaisie, ce brave homme me regardait d'un air d'étonnement et de doute; il croyait que je me trompais, et il voulait à toute force me conduire à Rastadt. Il se résigna cependant à prendre un chemin dont il avait perdu l'habitude, et je m'aperçus,

à son sourire plein de malice allemande, qu'il me considérait comme dupe d'une fausse indication, et que l'idée de mon prochain désappointement le réjouissait d'avance. A notre entrée dans la ville, il se retourna vers moi et me demanda d'un ton goguenard à quel hôtel je voulais descendre. Je lui en indiquai un où j'avais été fort bien traité l'année précédente, et je lui dis que je m'y arrêterais, — si toutefois j'y trouvais de la place.

Ces derniers mots, prononcés avec intention, mirent le comble à la gaieté intérieure de mon conducteur. Rien de plus plaisant en effet qu'un voyageur doutant de trouver de la place à Bade au mois de janvier.

Mais quelle fut ma surprise, lorsqu'au détour de la rue où je m'apprétais à descendre de voiture, je ne vis plus mon ancien hôtel que j'avais habité six mois auparavant! La place était vide, la maison démolie, et quelques ouvriers étaient occupés à la reconstruire avec ce flegme germanique qui ne précipite rien, mais qui ne s'arrête jamais dans son œuvre, et qui arrive ainsi aux plus beaux résultats de l'activité.

Le propriétaire de l'hôtel examinait paisiblement les travaux en fumant dans une longue pipe à tuyau de cerisier et à foyer de porcelaine.

— Monsieur, me dit-il, ce sera pour une autre fois, si vous revenez ici dans la saison convenable; mais, comme nous n'attendions pas de voyageurs pendant l'hiver, j'ai pro-

fité de l'occasion pour démolir mon établissement, afin de l'agrandir.

Voilà comme sont les gens de l'autre côté du Rhin. Ils ne reculent pas devant les grands moyens, car ils ont plus de courage que d'adresse. Pour ajouter trois ou quatre chambres à une maison, l'architecte et le propriétaire trouvent tout simple de commencer par jeter la maison à bas. C'est plus long et plus dispendieux, mais aussi c'est bien plus solide.

Il fallut donc chercher un autre logis, et ce n'était pas difficile, puisque toutes les maisons de Bade sont destinées à recevoir les étrangers. J'indiquai au postillon un autre hôtel situé à l'autre bout de la ville, et il lança ses chevaux au galop, faisant claquer son fouet à tour de bras. Quelques rares habitants se mettaient aux fenêtres, et semblaient se demander si c'était par hasard la belle saison qui revenait ainsi en chaise de poste. Nous nous arrêtâmes cette fois devant une maison debout et devant une porte fermée; en d'autres temps, l'hôte se serait présenté sur le seuil, entouré de son état-major de garçons, pour me recevoir dignement, ou bien pour me dire, avec un orgueilleux regret, que tous ses appartements étaient occupés. Mais ce n'était plus cela; la porte était close, l'hôte était allé à la chasse, et l'état-major en congé; ce fut seulement au bout de dix minutes qu'un sommelier, très-intrigué de l'aventure, vint prendre mon bagage et m'introduisit dans la maison déserte, me

donnant le choix entre toutes les chambres, depuis le rez-de-chaussée jusqu'aux mansardes. Quand je demandai à déjeuner, ce fut un autre embarras : il n'y avait rien de prêt. On me regardait comme un événement ; on ne me dissimulait pas le mécontentement qu'occasionnait mon indiscrete apparition. Les Allemands n'aiment pas à être dérangés ; l'imprévu les offusque, la surprise les blesse.

J'avais vu Bade dans sa splendeur : les rues pleines d'équipages et de livrées, les promenades couvertes de beau monde, les salons de danse et de jeu encombrés d'une foule élégante ; maintenant tout était silencieux et dépeuplé. Cet aspect nouveau ne manquait pas d'une certaine bizarrerie, qui me plut, car tout inanimée qu'elle était, la ville offrait encore à l'observateur quelques traits particuliers qui indiquaient son rang et ses relations avec la haute société.

Après le déjeuner, j'allai rôder dans le parc, où je ne rencontrai personne. Le palais de la Conversation, ainsi que le restaurant, le café, le théâtre et le cabinet de lecture qui l'environnent étaient fermés et abandonnés ; je m'y attendais. Pour me distraire, je fis le tour du monument, et j'aperçus une petite porte à demi ouverte, je la poussai, j'entrai dans un sombre corridor au bout duquel brillait un rayon de lumière, et, en me dirigeant du côté où m'appelait la clarté du jour, j'arrivai au grand salon de jeu. Là, je n'étais plus seul, et jugez de mon étonnement, lorsque je vis dans cette grande salle et devant une large table, deux — hommes.

Que faisaient-ils? — A peine m'étais-je adressé mentalement cette question, que j'entendis le son de l'or roulant sous le râteau; puis une voix grave et forte prononça ces paroles sacramentelles : — « Rouge gagne ! »

On jouait donc? — Oui. — De ces deux hommes l'un était un joueur, l'autre un croupier; celui-ci maniait les cartes, celui-là jetait l'or sur le tapis; et seuls, dans le silence et le recueillement, ils accomplissaient cette œuvre profane.

Cela faisait un tableau d'un aspect fantastique. Ils ne purent pas me remarquer, et ils continuèrent la partie. Le joueur engageait des sommes considérables sans la moindre émotion apparente; le croupier tournait les cartes, prononçait l'arrêt du hasard, payait ou ramassait l'enjeu avec le plus grand sang-froid. Après chaque coup, le joueur, armé d'une longue épingle noire et d'un petit crayon d'argent, piquait, marquait, groupait des chiffres, et se livrait à des calculs rapides, mais profonds. L'homme de la banque le regardait faire tranquillement, et attendait avec une patience étonnante qu'il eût fini de résoudre ses chimériques problèmes.

Je voulus payer ma place à ce spectacle, je posai discrètement un louis sur le tapis. — D'un coup de râteau le croupier me renvoya ma pièce d'or.

Je lui demandai pourquoi.

Le joueur se retourna, me regarda avec étonnement, et sourit d'un air ironique.

— Monsieur, me dit l'homme qui tenait les cartes, vous ne pouvez pas mettre au jeu.

— Et quel est, demandai-je, le motif de cette interdiction ?

— C'est tout simple ; la saison des eaux est terminée.

— Sans doute, mais, puisque le salon est ouvert, puisque la table est dressée, puisque vous êtes à votre poste, les cartes à la main...

— Je suis ici pour monsieur seul, reprit le banquier en me désignant son joueur.

Et la partie fut continuée entre les deux adversaires comme si je n'avais pas été là. — Tenant fort peu à jouer, je ne prolongai pas l'incident. J'aurais pu demander des explications plus satisfaisantes, plus catégoriques, mais j'avais affaire à des gens qui semblaient peu disposés aux longs discours et aux raisonnements étendus ; d'ailleurs, le mot de l'énigme eût peut-être détruit le charme sous lequel je me trouvais et l'originalité du spectacle qui m'était offert. Je restai là quelques moments encore, puis je sortis, emportant une vive impression et un mystère à pénétrer.

Je me dirigeai vers la colline boisée que couronnent les ruines du vieux château, et je gravissais en rêvant les doux sentiers qui mènent à ces ruines, lorsque tout à coup, au milieu du chemin, et à quelques pas de moi, je vis s'avancer une belle jeune fille blonde. Elle marchait lentement, pensive, mélancolique et le front baissé ; un vieillard et un

domestique la suivaient de loin. Quand je fus assez près d'elle pour que le bruit de mes pas retentît à son oreille, elle releva vivement la tête, courut à moi, me prit par le bras et me regarda fixement avec une inquiète et ardente curiosité. Puis, ses beaux yeux se voilèrent de tristesse, et, d'une voix dont rien ne saurait exprimer le tendre et douloureux accent, elle dit : — « Ce n'est pas lui! »

Elle s'éloigna et je la suivis longtemps du regard. En passant près de moi, le vieillard me salua, — mais sans m'adresser la parole, et je vis des larmes mouiller ses yeux et couler entre les rides de son visage.

C'était un second sujet de rêverie qui m'était offert.

Vraiment, dis-je à mon hôte, — car mon hôte était de retour de la chasse quand je rentrai chez moi, — vraiment, Bade n'est pas aussi désert qu'on le prétendait ce matin : vous ne manquez pas absolument d'étrangers. J'ai rencontré du monde jusque dans le salon de jeu, jusque sur le chemin du vieux château.

— Oui, répondit l'hôtelier, vous avez vu là tout ce qui nous est resté de l'été dernier.

— Un beau joueur, continuai-je, et une belle jeune fille.

— C'est vrai, reprit mon hôte, qui, comme tous ses compatriotes était rebelle à s'engager dans une conversation, et rebelle à en sortir lorsqu'une fois il s'y livrait. J'avais le secret de ce caractère national ; aussi, loin de me décourager, je poursuivis :

— Vous devez savoir ce qui les retient ?

— Oh ! nous ne sommes guère curieux, nous autres, à Bade.

— En revanche, moi, je le suis beaucoup, et vous m'obligerez infiniment si vous me dites ce que vous savez.

— Et si je ne sais rien ?

— C'est impossible.

— Allons ! puisque vous le voulez absolument, je vous dirai le peu que j'ai appris par hasard.

— Très-bien ! Et d'abord, cette jeune fille ?.....

— Le personnage que vous avez vu dans la salle de jeu se nomme le baron de Burlausen. Je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi il est resté à Bade.

— Au contraire, dites-le-moi, mon cher hôte.

Et bien ! c'est tout simple. Le baron est venu pour la première fois ici l'été dernier. Il s'est mis à jouer et il y a trouvé un plaisir infini, bien qu'il perdît toujours ; mais c'est un gentilhomme immensément riche, qui est trop heureux d'avoir quelques sensations au prix de beaucoup d'or. Bientôt le jeu est devenu pour lui une passion, un bonheur, quelque chose de nécessaire à son existence. Chaque jour, à midi, il était le premier à la partie, et le dernier quand minuit sonnait. Un matin, — nous étions alors au mois d'octobre, — le baron se rendit comme à l'ordinaire au salon de jeu. Quelle fut sa stupéfaction ! la porte était fermée.

— Et la saison finie.

— On eut beaucoup de peine à lui faire entendre cela. Cependant il finit par comprendre que son bonheur était ajourné au printemps prochain. Ce fut un coup terrible pour lui. Il revint à l'hôtel, il demanda des chevaux de poste, mais il n'eut pas le temps de monter dans sa berline ; ses forces l'abandonnèrent, il perdit connaissance, on le porta dans son lit, où il resta six semaines, en proie à une fièvre dévorante. Les médecins déclarèrent que pour le guérir, pour lui sauver la vie, il fallait le faire jouer. Alors, en dépit des règlements, que l'humanité fit taire, une petite porte s'ouvrit et laissa pénétrer le baron dans son cher salon de jeu ; un croupier qu'il paye vingt francs par jour s'installa devant la grande table, et le joueur joua, sans gagner ni perdre autre chose que les frais, car il joue contre son argent ; mais ce simulacre lui suffit, en attendant mieux. Tous les matins le baron dépose entre les mains du banquier une somme de trois mille louis, il en met autant dans ses poches, puis, il joue d'après de savants calculs et des chances mystérieuses dont il poursuit la réalisation. On flatte sa manie, d'abord par intérêt pour sa santé, et puis parce que c'est un homme à ménager. Sur son billet, M. Rothschild de Francfort lui enverrait des millions.

— Et la jeune fille blonde ?

— Oh ! quant à elle, ce n'est pas le jeu qui la retient ici.

— C'est une autre passion, n'est-ce pas ?

— Elle est anglaise et sentimentale ; elle faisait l'ornement

des bals à la saison dernière. On ne parlait que d'elle, et les adorateurs ne lui manquaient pas. Un brillant jeune homme, ce que vous appelez un dandy, un merveilleux, arriva de Paris tout exprès pour mettre les rivaux d'accord. Miss Hélène ne voulut plus danser qu'avec lui; il devint son cavalier; il l'accompagna partout. Le cœur était pris. Le père de miss Hélène....

— Le vieillard que j'ai rencontré avec elle ?

— Oui, car il ne la quitte pas. Cet excellent père demanda au dandy une explication. « Vous êtes gentilhomme, lui dit-il; je ne m'inquiète pas de votre fortune, car je suis riche pour deux; déclarez-moi donc quelles sont vos intentions, afin que je puisse autoriser vos assiduités près de ma fille. »

Le dandy fit de belles phrases qui donnèrent au père une pleine confiance; puis, un beau jour, il prétexta une affaire qui l'appelait à Strasbourg, et il dit à miss Hélène — « Je reviendrai bientôt, attendez-moi. »

Il partit et ne revint plus. On apprit peu de temps après qu'il était marié.

Voilà pourquoi miss Hélène est restée à Bade, triste et privée de sa raison. On a voulu l'emmenner, mais elle a résisté, en répétant les dernières paroles de celui qu'elle a aimé, qu'elle aime encore :

« Il m'a dit : je reviendrai bientôt, attendez-moi. Je veux l'attendre ! »

— Mais, continua mon hôte, ce récit vous a attendri et

peut-être ne serez-vous pas fâché de vous distraire ce soir.

— Et quelle distraction pouvez-vous m'offrir ?

— Nous avons ici tous les plaisirs de l'été. Vous avez rencontré une jolie femme à la promenade ; vous avez vu des flots d'or rouler sur la table de jeu : ce soir vous aurez un bal.

— Un bal ! Et où le donne-t-on ?

— Ici même.

En effet, le soir la ville devint bruyante comme aux plus beaux jours de juillet ; toutes les calèches de louage qui pendant l'été promènent les étrangers dans les environs de Bade roulaient dans les rues et venaient à la file s'arrêter devant la porte de l'hôtel. Des dames, richement parées, des cavaliers superbement vêtus entrèrent dans les salons décorés comme pour une fête de princes. L'assemblée était nombreuse et brillante. Les danseuses, recherchées dans leur toilette, portaient les robes et les coiffures qui avaient produit le plus d'effet aux belles réunions de l'été ; elles avaient des panaches et des diamants. Les danseurs, en bas de soie et en souliers vernis, affectaient le ton, les manières et le langage des jeunes gens qui s'étaient fait remarquer aux bals du palais de la Conversation. Les hommes mûrs prenaient des airs d'ambassadeurs. Je demandai quel était ce monde-là, et j'appris qu'il était composé de messieurs les maîtres d'hôtels garnis, et de mesdames leurs épouses, accompagnés

de leurs parents et amis. Braves gens qui travaillent pendant l'été et qui pendant l'hiver dépensent ce qu'ils ont gagné. Éblouis de ce qu'ils ont vu à travers les rideaux, de ce qu'ils ont entendu en écoutant aux portes, ils veulent imiter le luxe et goûter les plaisirs qui attirent tant d'étrangers chez eux. Ils se ruinent en parures, ils jouent l'or à pleines mains, ils donnent des bals et des soupers somptueux, ils font de continuelles bombances jusqu'au jour où le printemps les rend à leurs travaux, et leur ramène les voyageurs qui leur apporteront de quoi recommencer cette heureuse vie l'hiver suivant.

Mais pourtant les bals d'hôtels garnis ne sont pas les seules fêtes de cette saison. Plusieurs familles étrangères, appartenant à l'élite de la société, passent l'hiver à Bade et forment des réunions charmantes, où règne le goût le plus parfait, où l'on s'amuse avec grâce, esprit et distinction. Les promenades, les excursions et les plaisirs de l'été sont continués par ce monde élégant. Quelquefois le bal se donne au vieux château, et les invités s'y rendent en traîneaux, précédés de domestiques portant des torches pour éclairer le chemin que couvre un épais tapis de neige, et les fêtes, qui se terminent toujours trop tôt en été, se prolongent alors jusqu'au jour.

En quittant Bade pour continuer le voyage du grand-duché, on visite Rastadt, qui conserve dans son château les armes du belliqueux margrave Louis de Bade et les dé-

pouilles que ce prince enleva aux Ottomans ; — Carlsruhe, la capitale, remarquable par la correction et la régularité de ses maisons rangées et alignées comme des fantassins à la parade. Mais nous sommes trop loin des bords du Rhin pour donner ici la description détaillée de ces villes célèbres à tant de titres ; — et pour notre dernière station dans le pays de Bade, nous nous arrêterons à Heidelberg.

Par une remarquable symétrie, les deux extrémités du grand-duché de Bade sont occupées par deux villes monumentales, guerrières et studieuses, Fribourg en Brisgau et Heidelberg. Située sur les bords du Neckar, dans une contrée fertile, Heidelberg était la capitale du bas Palatinat. Elle possède une Université fondée, en 1346, par Rupert-le-Roux, comte palatin et duc de Bavière. On y admirait jadis la plus riche bibliothèque de l'Allemagne ; ce trésor fut enlevé et envoyé en présent au pape, par le comte de Tilly, après la prise de la ville, en 1622. La guerre, qui a fait beaucoup de mal à Heidelberg, a cependant épargné une partie de ses vieux édifices, et entre autres une délicieuse maison du moyen âge, peinte, brodée, dorée, ornée de belles sculptures et d'élégantes tourelles, regardant la rue par ses fenêtres encadrées de fines ciselures, et parlant latin aux passants qu'elle interpelle par les douces et pieuses sentences inscrites sur sa façade.

Heidelberg possède encore son ancienne église de Saint-Pierre, où Jérôme de Prague, le disciple et le compagnon de

Jean Huss, soutint devant une nombreuse assemblée les thèses de l'hérésie. Dans l'église des Jésuites sont conservés les ossements de l'électeur Frédéric-le-Victorieux, échappés à la violation des vainqueurs qui fouillèrent les caveaux de l'église du Saint-Esprit et profanèrent les tombes où dormaient les comtes palatins. Le beau pont du Necker, qui a sept cents pieds de longueur, est moderne; les derniers piliers de l'ancien, rompu par les Français, ont été emportés par les flots en 1784.

Mais ce qui fait surtout l'ornement d'Heidelberg, ce sont les ruines de son château, qui s'élèvent majestueusement au-dessus de la ville.

Le château d'Heidelberg était aussi ancien que les comtes palatins du Rhin. Le premier comte le fonda, ses successeurs l'augmentèrent, et il parvint ainsi peu à peu au vaste et magnifique développement que révèlent ses ruines. Ce fut d'abord une étroite et solide forteresse dont il reste encore quelques traces dans les décombres; plus tard le duc Louis de Bavière, fils d'Othon de Wittelsbach, reçut avec l'investiture du Palatinat le manoir d'Heidelberg. La ville alors étant devenue capitale, le manoir s'agrandit. Chaque comte y apporta sa pierre. L'électeur Rodolphe I^{er} y construisit la chambre nuptiale où il célébra ses noces avec la fille de l'empereur Adolphe de Nassau; Rupert I^{er} fit bâtir la chapelle qui plus tard fut transformée en salle du trône; Rupert III édifia l'aile qui portait son nom, — *Rupertusbau*, édifice de



Alte Ansicht von Heidelberg

Jean Huss, soutint devant une nombreuse assemblée les thèses de l'hérésie. Dans l'église des Jésuites sont conservés les ossements de l'électeur Frédéric-le-Victorieux, échappés à la violation des vainqueurs qui fouillèrent les caveaux de l'église du Saint-Esprit et profanèrent les tombes où dormaient les comtes palatins. Le beau pont du Necker, qui a six cents pieds de longueur, est moderne; les derniers restes de l'ancien, rompu par les Français, ont été emportés par les flots en 1784.

Mais ce qui fait surtout l'ornement d'Heidelberg, ce sont les ruines de son château, qui s'élèvent majestueusement au-dessus de la ville.

Le château d'Heidelberg était aussi ancien que les comtes palatins du Rhin. Le premier comte le fonda, ses successeurs l'agrandirent, et il parvint ainsi peu à peu au vaste et magnifique développement que révèlent ses ruines. Ce fut d'abord une citadelle et non la forteresse dont il reste encore quelques traces dans les décombres; plus tard le duc Louis de Bavière, fils d'Otton de Wittelsbach, reçut avec l'investiture du Palatinat le marquis d'Heidelberg. La ville alors étant devenue capitale, le marquis s'agrandit. Chaque comte y apporta sa part. L'électeur Rodolphe I^{er} y construisit la chambre impériale où il célébra ses noces avec la fille de l'empereur Adolphe de Nassau; Rupert I^{er} fit bâtir la chapelle qui plus tard fut transformée en salle du trône; Rupert III édifia l'aile qui portait son nom, — *Rupertusbau*, édifice de



Ville et Château de Heidelberg

Rupert. — La Tour Fendue, dont les murs ont une épaisseur de vingt pieds, appartient à Frédéric I^{er} ; à Louis-le-Pacifique, la tour octogone et les bâtiments qui l'entouraient. Au milieu de toutes ces constructions diverses, l'électeur Othon-Henri éleva son palais, chef-d'œuvre de l'architecture du seizième siècle ; les premières années du siècle suivant virent s'élever, à côté du palais d'Othon-Henri, le palais de Frédéric IV, autre merveille architecturale. Frédéric V acheva la tour de la Bibliothèque et construisit aussi son palais, qu'on nommait le Palais-Anglais, en l'honneur de l'épouse de ce prince, Élisabeth d'Angleterre, fille du roi Jacques I^{er}, petite-fille de Marie Stuart. Bref, le château d'Heidelberg, grand comme une ville, enfermait dans son enceinte huit palais construits par huit princes. Grâce à ces infatigables bâtisseurs, le château n'avait rien à craindre de l'injure du temps ; les atteintes de la guerre et des assauts y avaient toujours été promptement réparées, jusqu'au jour où ce magnifique édifice s'écroula foudroyé par le canon de l'armée française que commandait le maréchal de Lorges.

Le désastre, cette fois, semblait irréparable ; cependant l'électeur Charles-Théodore entreprit la reconstruction du château d'Heidelberg ; déjà même il avait accompli une partie de son œuvre, mais le ciel ne voulut pas qu'il l'achevât : la foudre abattit ce qu'il avait réédifié, et compléta l'œuvre du canon.

Vu de loin, le château d'Heidelberg est d'un effet imposant; vu de près, c'est un spectacle plein d'intérêt et de grandeur, plein d'étonnement et d'émotions. Deux chemins conduisent à ces gigantesques débris; on y arrive par les terrasses et les rampes des jardins qui descendent jusqu'au bord du Necker, ou par une longue rue étroite, escarpée, étrange; les vieilles et chétives maisons de cette rue se sont parées des ruines du château; chacune a ramassé dans l'éroulement quelque pierre qu'elle a incrustée dans sa façade, comme un joyau de duchesse attaché aux haillons d'une mendiante; ici, c'est un morceau d'écusson; là, un chapiteau de colonne, l'angle brisé d'une corniche fleurie, un fragment de statue, un lion de marbre, une main qui tient une épée, une tête qui porte une couronne. Au sommet de cette rue, on entre dans les jardins, pleins d'ombre et de fraîcheur; l'allée sablée qui serpente sous un dôme de feuillage vous conduit à la porte du château; — vous entrez et vous admirez.

La ruine d'Heidelberg semble une ruine faite exprès et à force d'art, tant elle est admirablement posée et splendidement découpée. L'imagination des peintres les plus habiles ne saurait créer rien de mieux pour une décoration d'opéra. Ce château des comtes palatins s'est écroulé d'une façon pittoresque et poétique, comme le gladiateur du cirque romain que César regardait mourir, et qui s'arrangeait pour tomber avec grâce. S'il était debout tout entier, tel qu'il sortit

des mains de ses derniers architectes, peut-être serait-il moins curieux à voir, moins beau, moins grand. Toutes les époques sont représentées dans ses débris; on y retrouve un échantillon de tous les styles, un vestige de toutes les constructions si variées qui composaient l'encyclopédique édifice. En entrant dans la vaste cour du château, vous avez devant vous la façade du palais de Frédéric IV, à droite la façade du palais de Othon-Henri, à gauche les murs bâtis par Frédéric-le-Pacifique, derrière vous les tours des premiers électeurs, et près de la porte un puits abrité par un toit que soutiennent quatre colonnes de granit données par le pape à Charlemagne, et qui, après avoir orné le palais de l'empereur à Ingelheim, vinrent, par droit d'héritage, orner le palais des électeurs à Heidelberg. Sur la façade du palais de Frédéric IV, chargée d'ornements et surmontée de deux majestueux frontons, sont restées debout seize statues d'empereurs, de rois et de Palatins. Ce sont, en commençant par le plus haut, l'empereur Charlemagne et trois Palatins : Othon de Willelsbach, Louis de Bavière et Rodolphe I^{er} qui occupent le premier rang; — à la seconde rangée, deux empereurs : Louis de Bavière et Rupert II, et deux rois, Othon, roi de Hongrie, et Christophe, roi de Danemark; — au troisième rang, quatre Palatins : Rupert-l'Ancien, Frédéric-le-Victorieux, Frédéric II et Othon-Henri: — au quatrième rang, encore quatre Palatins : Frédéric-le-Pieux, Louis, Jean-Casimir et Frédéric IV.

Aucune de ces statues n'est tombée, mais toutes ont été blessées par les boulets et par les bombes. La façade du palais d'Othon-Henri, conservée comme celle du palais de Frédéric, est dans le style de la renaissance; les statues qui la décorent ne sont pas les sévères images des empereurs allemands, des rois et des électeurs, c'est un bizarre assemblage des héros de l'Écriture, des dieux de la fable et des césars romains, au milieu desquels s'est glissé Brutus. On y voit pêle-mêle Samson, Hercule, Josué, Vénus, David, Néron, Tibère; et, sous quelques-unes de ces statues, on lit encore des légendes allégoriques empreintes de l'orgueilleuse insolence qui caractérisait les électeurs palatins.

En sortant de la cour intérieure, vous contemplerez au dehors la ruine sous ses divers aspects; vous reverrez le palais de Frédéric IV faisant face à la ville et au Necker; vous mesurerez du regard les tours restées debout, et vous verrez à vos pieds les tours écroulées; une de ces tours est coupée en deux dans sa hauteur; une moitié debout, l'autre moitié tombée entière et sans se briser dans sa chute. Mais comment décrire tous les accidents de cette ruine, les bizarreries de ses décombres, les beautés intactes de l'édifice, tout ce qu'on retrouve, tout ce qu'on devine et tout ce qu'on regrette dans ce pompeux et sublime désastre!

Pour vous reposer de ce spectacle qui éblouit le regard et qui fatigue l'esprit, descendez dans les caves du château: là vous verrez d'autres grandeurs, d'autres reliques du

passé, reliques parfaitement conservées, car le canon et la foudre qui ont frappé les tours du château ont respecté les caves. Là, vous aurez, après le drame, la comédie. On vous montrera le grand, l'énorme, le fameux, le colossal, l'illustré, l'étonnant, le prodigieux tonneau d'Heidelberg, une des merveilles de l'Allemagne, une des plus vastes capacités de l'Europe.

Au premier coup d'œil, ce gros tonneau représente un brick hollandais, posé sur le chantier et attendant sa mâture. Il porte à sa proue un écusson sculpté. Un double escalier embrasse ses flancs et conduit sur le pont du vaisseau, sur la plate-forme du tonneau. L'électeur Charles-Théodore, qui fit construire cet édifice, réunit l'élite de sa cour et donna un souper et un bal sur cette plate-forme du gros tonneau d'Heidelberg. Son diamètre est de vingt-quatre pieds, sur une longueur de trente-trois; sa contenance est de deux cent trente-six foudres; chaque foudre remplit deux mille quatre cents bouteilles, ce qui donne un total de cinq cent soixante-six mille quatre cents bouteilles à la capacité du gros tonneau. Dès le seizième siècle, Heidelberg était célèbre par son tonneau. L'électeur Jean-Casimir fit construire le premier, que l'architecte orna de magnifiques sculptures. Quand les Français eurent démoli le château à coups de canon, et qu'ils envahirent ses ruines, ils trouvèrent au milieu des décombres le chemin des caves, où ils s'empresèrent de descendre, car la victoire aime à se désaltérer.

Arrivés en face du gros tonneau, ils furent saisis d'étonnement, d'admiration et de respect; — puis ils le vidèrent joyeusement, et, après l'avoir vidé, ils le saluèrent de nouveau, toujours avec respect et en se gardant bien de l'endommager. La reconnaissance leur commandait de laisser subsister ce majestueux abreuvoir.

Soixante ans plus tard, lorsque Charles-Théodore entreprit de relever les ruines du château d'Heidelberg, ce premier gros tonneau, vieilli par le temps et par l'abandon, n'était plus en état de service; l'électeur le fit démolir, et le remplaça par celui qui existe aujourd'hui et qui date de l'année 1750.

Près de ce roi des tonneaux, il en est une quantité d'autres, moins copieux, mais fort respectables encore, qui remplissent les caves du château. On les admirerait si le colosse n'était pas là. Les curieux qui veulent tout voir se font montrer la pompe avec laquelle on vidait le gros tonneau. Puis, en face de ce monument qui contenait un fleuve de vin, tribut annuel des vigneron de l'électorat, on rencontre un homme de bois, sorte de statue grotesque, sculptée et peinte à la diable, d'une tournure étrange et d'une figure extravagante. Cette image représente le seigneur Perkeo, bouffon à titre d'office du comte palatin Charles-Philippe. La chronique palatine rapporte que Perkeo buvait à l'ordinaire trente bouteilles de vin du Rhin par jour, ce qui paraît d'autant plus magnifique qu'il avait la taille de sa statue : trois pieds

six pouces. Ce tonneau vivant était plus extraordinaire que le gros tonneau d'Heidelberg. Sa capacité bachique faisait du même coup sa gloire et sa fortune, car les trente bouteilles quotidiennes dans lesquelles nageaient son esprit et sa raison étaient sans contredit les sources de ses saillies les plus divertissantes. A côté du bouffon est une boîte au-dessous de laquelle pend une ficelle; le cicerone qui vous accompagne dans la cave vous invite à tirer cette ficelle; alors le couvercle de la boîte saute et une énorme queue de renard vient vous balayer le visage. C'était la plus ingénieuse, la plus mémorable des bouffonneries de Perkeo. Il est l'inventeur de ce jouet qui s'est perpétué jusqu'à nos jours. La statue de Perkeo est debout comme les statues des électeurs, des rois et des empereurs qui décorent la ruine d'Heidelberg, mais l'œuvre de ces princes a disparu, tandis que l'œuvre de Perkeo subsiste et se conserve à côté de son image. Le bouffon mort continue sa plaisanterie.

Du reste, chacun est à sa place au château d'Heidelberg : les empereurs, les rois et les électeurs, sur la ruine majestueuse; Perkeo, qui buvait trente bouteilles de vin par jour, en face du gros tonneau.

Les ruines d'Heidelberg, de même que tant d'autres ruines dans le duché de Bade et sur les bords du Rhin, ont été faites par les armées françaises, et cependant les Français sont très-aimés dans ce pays. Les Badois, ainsi que les autres populations riveraines du Rhin, ont oublié les maux

de la guerre dans la prospérité d'une longue paix ; ils savent bien que cette paix qui les fait riches et heureux est maintenue par la volonté toute-puissante du roi Louis-Philippe : — aussi se montrent-ils pleins de respect et de reconnaissance pour le roi Louis-Philippe, et pleins de sympathie pour les Français.

Ces sentiments se sont manifestés avec éclat lorsque le duc de Montpensier est allé faire une promenade à Bade. Ici les princes sont reçus sans façon et comme de simples particuliers ; ils logent à l'hôtel garni avec le commun des voyageurs ; leur présence n'excite aucune émotion et n'est pas même remarquée ; mais quand le duc de Montpensier se rendit à Bade, ce fut autre chose : la garnison tout entière s'échelonna sur la route, la garde nationale prit spontanément les armes, le grand-duc envoya ses fils au-devant de lui et lui fit l'accueil le plus brillant ; et chaque fois que le prince français parut en public, le peuple badois, ordinairement très-avare de démonstrations, s'empressa autour de lui et le salua des plus vives acclamations.